

L'ECHO DES BOIS-FRANCS.

ORGANE DU COLON

Salle de Lecture Assemblée Législative

AUGUSTE BOURBEAU, Editeur-Propriétaire

JOURNAL HEBDOMADAIRE

DENIS LEBLANC, imprimeur.

FEUILLETON DE "L'ECHO DES BOIS-FRANCS"

Costal l'Indien

PREMIERE PARTIE

(Suite)

Ils dormaient déjà, et le grondement qui précédaient les eaux quand elles envahirent la plaine de leurs fongueux tourbillons n'eut pas le pouvoir de les arracher à leur sommeil. Cependant Clara s'agitait de temps en temps, en croyant entendre les rugissements des jaguars qui l'avaient si fort effrayé se mêler aux mugissements des eaux, dont il avait une perception confuse.

S'il eût été éveillé, il eût vu, en effet, la sauvage famille des tigres raser en bondissant le pied du cerro de la Mesa. Les quatre animaux rugirent en sentant que deux hommes en occupaient le sommet; mais, remplis d'un terreur profonde par les eaux qui les poursuivaient, et auxquelles leur légèreté seule pouvait les faire échapper, ils passèrent outre et ne tardèrent pas à disparaître en précipitant la masse liquide, dont la course égalait presque la rapidité de la leur.

Nous profiterons du sommeil de l'Indien et du nègre pour retourner un instant vers le pauvre étudiant don Cornelio Lantejas, après l'avoir si longtemps négligé, et clore ainsi les événements de cette journée, qu'a ouverte le récit de ses aventures.

Nous l'avons laissé dormant dans le hamac que sa bonne étoile lui avait fait rencontrer si à propos.

Tout à coup il s'éveilla en sursaut, les membres glacés par une fraîcheur soudaine, et se vit suspendu dans son hamac au-dessus d'une mer en furie, qui roulait des vagues énormes à un demi-pied de distance de son corps. L'étudiant poussa un cri terrible, auquel répondirent, comme du sommet des deux tamariniers, des grondements sourds et des sifflements aigus.

Cornelio promena un oeil effrayé autour de lui et, aussi loin que ses regards purent atteindre, il ne vit qu'un lac immense aux vagues écumeuses. Dès lors tout lui fut expliqué: la fuite des habitants des campagnes et ces canots suspendus aux arbres. Les bruits qu'il avait entendus n'avaient pour cause que l'approche d'une de ces inondations annuelles qui ont lieu presque à jour fixe dans la province de Oajaca, où il se trouvait, et qu'il aurait évitée dans la maison de son oncle, sans la lenteur désespérante de son cheval de picador.

Qu'allait devenir le voyageur? à peine savait-il nager, et, eût-il pu rivaliser avec l'un des pêcheurs de perles de Tehuantepec, que toute son habileté ne lui eût servi à rien au milieu d'un lac à perte de vue, au-dessus duquel surgissaient seules les cimes des tamariniers entre lesquels il était suspendu.

Sa situation, déjà effrayante, ne tarda pas à le devenir davantage. Des yeux de feu que l'étudiant vit briller comme des vers lumineux ou, pour mieux dire, comme des charbons ardents, au milieu du feuillage des arbres, ne tardèrent pas à lui expliquer aussi la nature des grondements sourds qu'il venait d'entendre: quelques animaux féroces, des jaguars, sans doute, s'étaient réfugiés sur les tamariniers pour fuir l'inondation. Eux seuls pouvaient grimper ainsi au-dessus du sol. Nous ne ferons pas le récit de ses terreurs pendant cette nuit terrible où il se vit suspendu, au milieu d'un si effrayant voisinage, sur un océan qui pouvait venir encore et l'emporter.

Nous dirons que le jour vint enfin, et que toute une nichée de jaguars, mâle, femelle et petits, lui apparurent à la cime des arbres dont il occupait le milieu, et que, non loin d'eux, de longs et hideux serpents effrayés s'enroulaient aux branches.

Au-dessous de lui répandait une mer houleuse, aux flots jaunis, où tourbillonnaient des arbres déracinés, emportant avec eux des daims effarouchés, au-dessus desquels des oiseaux de proie planaient en poussant des cris perçants.

Partout un spectacle horrible

de désolation et de mort; à de fréquents intervalles, l'instinct féroce des jaguars affamés luttait contre leur frayeur à l'aspect d'une proie presque à leur portée; et mais la terreur l'emportait, et Lantejas les voyait refermer leurs yeux comme pour échapper à la tentation de le dévorer.

Puis les serpents, de leur côté, enroulaient et déroulaient sans cesse leurs corps visqueux au-dessus de lui, terrifiés par la présence de l'homme et des jaguars.

Plusieurs heures s'étaient bien longuement écoulées, pendant lesquelles le lac, sans cesser d'être gonflé, était devenu moins agité, lorsqu'il crut entendre sur la surface des eaux un bruit que cette fois il ne sut comment définir. C'était r tentant comme le son d'une trompette de guerre ou grave comme le rugissement que faisaient parfois entendre les deux formidables voisins de l'étudiant.

A cette étrange mélodie, on a reconnu le son de la conque marine de Costal, qui, chemin faisant, évoquait encore, à tout hasard, la présence de la déesse des eaux.

Bientôt l'étudiant distingua dans le lointain, et dansant sur la houle, la petite embarcation montée par les deux associés. De temps à autre l'Indien, accoutumé à cette dangereuse navigation, lâchait ses avirons pour emboucher l'instrument, dont Lantejas entendait l'explicite harmonie.

Absorbés par leur singulière préoccupation, ni Costal ni Clara n'avaient encore aperçu don Cornelio, tapi dans son hamac, où il n'osait faire un mouvement. Ce pendant le cri étouffé d'une voix humaine venait de frapper leurs oreilles.

"Avez-vous entendu, Costal? s'écria le noir.

"Oui, comme un cri; c'est sans doute le pauvre diable d'étudiant qui nous appelle. Mais où donc est-il? Je ne vois qu'un hamac suspendu entre ces deux tamariniers, là-bas... Eh! il est dedans, parbleu!"

Costal fit entendre un formidable éclat de rire, que l'étudiant accablait comme une musique du ciel. On l'avait vu, sans doute, et il rendit à Dieu de ferventes actions de grâces.

Clara partageait l'hilarité de l'Indien, quand une musique d'un genre tout différent vint glacer le rire sur ses lèvres.

"Encore!" s'écria-t-il avec effroi en entendant gronder au-dessus de la surface des eaux un moro-au d'ensemble modulé par les quatre jaguars postés au-dessus de la tête de l'étudiant.

Le cri poussé par lui avait excité les rugissements des tigres, auxquels se mêlait aussi le sifflement des serpents enlacés aux branches des arbres.

"C'est étrange! dit l'Indien, ces rugissements partent du même côté que la voix de cet homme! Eh! seigneur étudiant! cria-t-il à Lantejas, êtes-vous seul à faire votre sieste, à l'ombre de ces tamariniers?"

Mais l'étudiant ne répondit à Costal que par un cri inintelligible; il était incapable de prononcer un seul mot, tant la terreur profonde qu'il éprouvait paralysait sa langue.

Son bras tremblant s'éleva seul au-dessus du hamac, pour indiquer à l'Indien les deux terribles hôtes de ses deux tamariniers. Toutefois l'épaisseur du feuillage, en dérobant les jaguars à l'œil de Costal, rendit le geste de l'étudiant aussi peu intelligible que son cri.

"Doucement, pour l'amour de Dieu!" s'écria Clara, que la peur rendait plus prudent que Costal: les tigres se sont peut-être réfugiés sur ces tamariniers!

"Raison de plus pour y aller voir. Devons-nous laisser ce jeune homme se morfondre dans ce hamac jusqu'à ce que les eaux se soient écoulées?"

En disant ces mots, Costal reprit ses avirons et poussa vers l'étudiant, tandis que Clara répétait d'un ton lamentable:

"Si ce sont nos tigres d'hier, comme je crois les reconnaître aux miaulements des petits, songez combien ces animaux doivent être aigris contre nous!"

"Croyez-vous donc que je ne le sois pas contre eux, moi?" reprit Costal en continuant à ramer.

Quelques coups d'aviron le mirent à une distance suffisante de

l'étudiant pour qu'il pût se rendre compte de la position critique dans laquelle il se trouvait.

Il était environ sept heures du matin, et le malheureux théologien avait compté plus de huit mortelles heures dans ce hamac, où il paraissait indolument couché comme un satripe sous ce dais de tigres et de serpent à sonnettes.

A travers les mailles du réseau, l'étudiant suivait d'un oeil terne les manœuvres de l'Indien. Il le vit montrer du doigt à son compagnon l'étrange tableau qu'offraient les tamariniers. Puis, tandis que le noir le contemplant d'un regard justement effrayé, don Cornelio entendit l'Indien, incapable de modérer les élans de sa gaieté, se livrer à d'intempestifs éclats de rire.

L'étudiant ne songeait guère pourtant à s'en formaliser, quoiqu'il ne vit pas précisément qu'il y eût si ample matière à rire de sa position et de l'effrayante étendue de tigres à laquelle il se livrait si involontairement depuis le point du jour.

"Si nous nous écartions pour tenir conseil? balbutia le nègre d'une voix mal assurée.

"Nous écarter pour tenir conseil! s'écria l'Indien en reprenant enfin son sérieux; il ne peut y avoir deux partis à prendre.

"C'est vrai, r'prit Clara; il n'y a qu'à pousser au large, ce sera que la besogne d'un moment."

Alors l'Indien, avec autant de sang-froid qu'il en avait peu montré depuis quelques instants, déposa ses avirons au fond de la pirogue et prit sa carabine, dont il renouvela promptement l'amorce.

"Qu'allez-vous faire? s'écria le nègre.

"En viser un, parbleu!" répondit Costal; vous allez le voir."

Et, reprenant ses avirons, il poussa droit au-dessous de l'un des deux jaguars.

"Tenez-vous tranquille, seigneur étudiant," dit-il à Lantejas, toujours aussi immobile que muet et effrayé.

L'un des jaguars lança un rugissement dont résonnèrent les échos et qui fit vibrer de terreur tous les muscles de Clara; puis, déchirant de ses griffes acérées l'écorce du tamarinier, la gueule béante et les lèvres retroussées au-dessus de ses crocs aigus, l'animal fixait ses yeux sur l'homme. Un regard terrible jaillissait de ses prunelles dilatées; mais le chasseur parut ne pas subir la fascination de l'œil du tigre. Il l'ajusta tranquillement au défaut de l'épaule et fit feu. La bête féroce tomba lourdement dans l'eau, dont le courant l'entraîna. C'était le mâle.

"Vite, Clara, s'écria Costal, un coup d'aviron pour nous éloigner."

En même temps il dégainait un poignard tranchant pour se mettre en défense.

Mais, quelque diligence que voulût faire Clara, dont la peur troublait les facultés, il n'était plus temps.

La femelle, furieuse de la mort de son compagnon et pleine de sollicitude pour ses petits, ne poussa qu'un court et affreux rugissement, et, oubliant son effroi, elle s'élança d'un bond par-dessus la tête de l'étudiant et vint tomber comme la foudre sur le canot.

L'embarcation chavira. Le chasseur, le nègre et le jaguar disparurent un instant sous l'eau. Au bout d'une seconde, tous trois reparurent à la surface, Clara éperdue de terreur et nageant avec toute l'énergie du désespoir. Heureusement pour le nègre, l'ancien pêcheur fendait l'eau comme un requin, et se mit en un clin d'œil entre le tigre et lui, son poignard aux dents.

Les deux ennemis se mesurèrent les yeux; l'homme, calme et résolu; l'animal rugissant de fureur.

Tout à coup le chasseur plongea et le tigre étonné de la disparition de son ennemi, nageait dans la direction de l'arbre sur lequel il avait laissé ses petits, quand on le vit se débattre comme si quelque tourbillon l'eût attiré, s'enfoncer à moitié, puis reparaitre flottant sans vie, le ventre ouvert, tandis qu'une teinte de sang se mêlait autour de son cadavre à la couleur fangeuse des eaux.

Le chasseur reparut à son tour, jeta un regard autour de lui et

nagea vers son canot que le courant avait déjà entraîné; il le rejoignit, et quelques minutes après il était remonté dans sa barque, remise à flot, et se dirigeait vers l'étudiant. Lantejas n'était pas encore revenu de la surprise et de l'admiration que lui avaient causées l'audace et le sang-froid de cet inconnu, quand, du même côté avec lequel il avait étreint le tigre, l'Indien ouvrit le fond du hamac pour livrer à l'étudiant plus facilement accès dans son canot.

"Et les peaux des jaguars que vous laissez échapper! cria Clara. Voilà vingt piastres au moins qui s'en vont à van l'eau!"

"Eh bien! courez après, répondit l'Indien en retirant Lantejas plus mort que vie, du fond de son réseau de cordes.

"Dieu m'en garde! s'écria le nègre, les peaux n'auraient qu'à vivre encore. Qu'elles aillent au diable! Et vous, Costal, faites-moi donc le plaisir de ramer vers moi; je n'ai nul souci de remonter en canot sous ces festons de serpents à sonnettes.

"Voyez-vous la petite-maitresse, dit l'Indien en dirigeant la pirogue vers Clara, qui ne put y reprendre pied qu'avec grand risque de la faire chavirer.

"Jésus Dieu! soupira don Cornelio, qui retrouvait enfin la parole, mais qui, les sens encore troublés, ne se voyait pas sans quelque appréhension entre ces deux inconnus, l'un rouge, l'autre noir, tous deux ruisselants d'eau et les cheveux couverts d'une fange jaunâtre.

"Eh! seigneur étudiant, r'prit Clara d'un ton de bonhumeur, c'est là tout ce que vous dites à Costal pour le remercier du service qu'il vient de vous rendre?"

"Excusez-moi, j'avais tellement peur de Lantejas, qui, sa tranquillité d'esprit une fois reconquise, commença par rendre avec un fervent exemplaire des actions de grâces au tigrero, et finit en le complimentant sur le bonheur qu'il avait eu d'échapper aux dangers qu'il venait de courir.

"C'est ma foi vrai, répliqua l'Indien. J'étais tout en sueur, et cette eau qui vient des montagnes est si glaciale, que j'aurais fort bien pu y attrapper une pleurésie."

L'étudiant regarda avec un étonnement naïf l'homme assez intrépide pour penser que le seul danger qui le menaçait pendant sa lutte dans l'eau avec un animal furieux fût une fluxion de poitrine.

"Qui êtes-vous donc? s'écria-t-il.

"Le tigrero du seigneur don Mathias de la Zanca jadis, aujourd'hui celui du seigneur don Mariano Silva.

"Don Matias de la Zanca? dit l'étudiant; mais c'est mon oncle.

"J'en suis aise. Cependant, si vous ne le trouvez bon, je ne vous conduirai pas à son hacienda, située dans les montagnes, qu'on serait fort embarrassé d'atteindre avec une pirogue; puis, vous n'avez plus de cheval.

"Les eaux l'auront emporté; mais j'ai de bonnes raisons pour ne pas le regretter.

"Je n'en dirai pas autant de ma carabine, une arme excellente qui ne rate pas plus d'une fois sur cinq. Vous concevez qu'on ne peut la laisser ainsi au fond de l'eau, et avec votre permission, seigneur étudiant, maintenant que je ne suis plus en sueur..."

En disant ces mots, le tigrero se dépoilla de ses vêtements et, quand il eut quitté le dernier, l'ancien plongeur examina avec attention l'endroit où la pirogue avait chaviré, et pria le nègre de ramer jusque là. Quand Clara eut donné quelques coups d'aviron dans la direction convenable, l'Indien s'élança la tête la première et disparut de nouveau sous les eaux.

Un espace de temps, que les deux spectateurs trouvèrent prodigieusement long, s'écoula avant que l'Indien se remontrât. Le bouillonnement de l'eau au-dessus de lui prouvait seul qu'il se livrait à une recherche active de son incomparable carabine. Enfin sa tête dépassa la surface, troublée du lac, et d'une main il nageait vers la pirogue, tandis que l'autre soutenait l'arme dont le Zapotèque faisait un si pompeux éloge, et un éloge si justement mérité.

Tout cela n'avait pas laissé de

prendre du temps, et le soleil était déjà brûlant, quand le nègre, l'étudiant et l'Indien reprirent, dans leur frère embarcation, le chemin ou plutôt la direction de l'hacienda de las Palmas.

Chemin faisant, don Cornelio interrogea les deux libérateurs sur les motifs qui les avaient conduits vers lui.

"C'est un cavalier paraissant fort pressé de gagner la demeure de don Mariano, dit Costal, qui nous a envoyés vers vous aux Tamarindos. Reste à savoir s'il a été aussi heureux que vous et s'il a échappé à l'inondation. Ce serait dommage qu'il n'eût pas pu gagner à temps l'hacienda; car c'est un vaillant jeune homme, et les braves sont si peu nombreux!"

"Heureux ceux qui le sont!" dit l'étudiant.

"Tenez, voici Clara qui ne craint guère les hommes, et qui a peur des tigres comme un enfant."

Bien que la première fureur des eaux se fût apaisée, il n'était pas facile néanmoins d'en remonter le cours dans une petite pirogue comme celle qui portait les trois navigateurs. La houle était forte encore, et il fallait soigneusement éviter le choc des arbres en dérive comme de ceux que leurs racines tenaient immobiles sous l'eau.

Il était donc midi environ, quand, à travers la cime verdoyante des palmiers semblables à des bouquets de verdure dont la tige baignait dans ce lac immense, apparut le clocher de l'hacienda de las Palmas; puis pen à peu, le bâtiment lui-même sembla sortir du sein des eaux. Don Cornelio se réjouit à cette vue, car la faim le dévorait, et l'abondance était derrière ces murs.

Tout à coup le son clair d'une cloche, qui semblait inviter à passer au réfectoire, arriva jusqu'à ses oreilles par volées joyeuses comme le chant des oiseaux. C'était l'Angelus du midi.

En même temps deux barques, différemment chargées, apparurent aux regards de l'étudiant.

La première portait deux rameurs, un cavalier en habit de voyage et une mule sellée et bridée.

Dans la seconde était assis don Mariano Silva, ses deux filles, dont d'épaisses couronnes d'œillets rouges et de fleurs de grenadier couraient la tête, et dont les mains délicates maniaient l'aviron, suivant l'usage du pays; puis enfin, à côté de don Mariano, don Rafael Tres-Villas.

Les deux barques se dirigeaient vers les montagnes qui bornaient la plaine noyée du côté du nord, et bientôt celle qui portait le cavalier et sa mule toucha le bord. La mule y sauta d'elle-même après le cavalier qui salua de la main en signe d'adieu ceux qui étaient venus l'accompagner, se mit en selle et s'éloigna aux cris plusieurs fois répétés de:

"Adieu! adieu! seigneur Morales!"

Après quoi la barque reprit la direction de l'hacienda, et celle de Costal suivant la même route, l'étudiant en théologie put bientôt mieux apprécier le gracieux aspect de la seconde embarcation et la beauté de celles qui la montraient.

Les draperies de damas de soie poconé qui couvraient les bancs de la petite chaloupe se repliaient sur les bords et frappaient de tons de pourpre la surface jaunâtre des eaux. En enfonçant dans le lac son aviron peint de diverses couleurs, dona Marianita faisait tomber autour d'elle en riant une pluie d'œillets et de fleurs de grenades détachées de sa coiffure, tandis qu'à l'abri de sa couronne pourpre, dona Gertrudis jetait de temps en temps un humide regard sur l'officier assis à côté de son père.

"Seigneur don Mariano, voici un hôte que j'amène à votre seigneurie, dit Costal en désignant don Cornelio Lantejas.

"Qu'il soit le bienvenu," répondit don Mariano.

Et tous prirent bientôt pied en face de la porte de l'hacienda, sur le talus que battait la vague.

CHAPITRE VII

L'AMOUR SOUS LES TROPIQUES

Don Luis Tres-Villas, père de don Rafael, quoique Espagnol, avait été l'un des premiers à comprendre la nécessité de faire

aux créoles mexicains les concessions politiques que leur avait accordées don José Iturrigaray, dans l'intérêt même de l'Espagne. Il avait donc applaudi aux mesures libérales prises par le vice-roi, auquel il était tout dévoué, et quand l'exécution de ces mesures ont causé sa chute, don Luis, pensant avec raison que ce désastre venait de briser pour toujours les liens qui attachaient les créoles aux Espagnols, avait donné sa démission de capitaine de la garde d'Iturrigaray et s'était retiré dans son hacienda del Valle.

Cette hacienda était située sur le revers des collines à la base desquelles s'élevait celle de don Mariano Silva. Tous deux s'étaient connus à Mexico, et le voisinage avait resserré les liens d'une amitié passagère.

Aussitôt que l'insurrection d'Hidalgo eut éclaté, don Luis s'empressa d'envoyer un exprès à son fils pour le mander près de lui. Don Rafael avait obtenu un congé et se rendait à l'ordre de son père, quand il rencontra l'étudiant, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre. Toutefois, il ne pensait pas manquer à l'obéissance filiale en passant un jour sur deux à las Palmas, où il se dirigeait alors.

Pendant près de trois mois que don Mariano avait passé à Mexico, dans le courant de l'année précédente, le jeune officier avait ébauché avec dona Gertrudis (Marianita était restée à Oajaca, chez une de ses proches parentes) un de ces romans d'amour auxquels la conformité d'âge, la partie des positions sociales et des fortunes, les convenances, en un mot, ne tardèrent pas à faire succéder la réalité prosaïque du mariage.

Une brusque absence, commandée par les exigences du service militaire, pendant laquelle don Mariano quitta aussi Mexico subitement, avait seul empêché un dénouement semblable de s'accomplir.

Don Rafael n'avait pas, il est vrai, déclaré formellement sa passion à celle qui en était l'objet; mais il avait osé espérer que la jeune fille l'avait suffisamment comprise et que peut-être elle en accueillerait l'aveu sans colère. Il ne s'était pas ouvert davantage à son père, ne croyant devoir le faire qu'avec l'agrément de dona Gertrudis.

Peu à peu quand il s'en trouva éloigné, le souvenir des indices favorables qu'il avait cru remarquer chez elle s'affaiblit à mesure que s'augmentait celui de sa beauté, dont l'impression lui arrivait parée des couleurs séduisantes du prisme de l'éloignement, et il se prit à trembler d'avoir été trop présomptueux. Bientôt il passa d'un doute cruel à une certitude plus cruelle encore: celle de n'être pas aimé. Don Rafael voulut chasser le souvenir de Gertrudis, en se disant qu'il ne l'avait jamais aimée non plus. Ce fut alors qu'il s'aperçut de l'empire sans bornes que la jeune fille exerçait sur lui, en tombant dans une mélancolie profonde.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que le premier cri de l'indépendance mexicaine, poussé par Hidalgo, vint surprendre le jeune officier. Imbu des idées libérales que son père lui avait transmises, et les portant à un degré plus élevé; connaissant, d'autre part l'aideur passionnée avec laquelle don Mariano Silva et sa fille accueillait l'espoir de l'émancipation même la plus lointaine, et bien sûr de l'approbation de tous trois, il résolut, dans son noir chagrin, d'aller hardiment se jeter sous la bannière de l'insurrection, et, à la première rencontre qui aurait lieu entre les troupes royales et les indépendants, de se faire casser la tête et de se débarrasser ainsi d'une existence qui lui était à charge.

(A SUIVRE)

DES MILLIERS DE LANGUES

Ne peuvent exprimer le ravissement de Annie E. Springet, qui demeure au No. 1125, rue Howard, Philadelphie, Pa., quand elle a vu que la "Nouvelle Découverte du Dr King" pour la consommation, l'avait complètement guérie d'une vilaine toux qui avait fait un supplice de sa vie, pendant plusieurs années. Aucun remède ni aucun docteur ne put lui faire du bien, mais cette médecine infatigable a vite chassé les couleurs de sa poitrine. "Je voudrais être remercié par les anges par tout l'univers". Ainsi parlera quiconque essaiera et remède contre les affections de la gorge, de la poitrine et des poumons. Prix 50cts et \$1.00, en vente partout. Chaque bouteille garantie.

MAGASIN

Departement

Z. PAQUET

QUE DESIREZ-VOUS MESSIEURS?

Le vêtement est ici au complet, des pieds à la tête, en prévision de l'hiver le plus rigoureux. Le plus beau choix de drap à palette. Drap d'Elbow (Reitase) noir et bleu. Drap Vienna, très peanet. Drap Moscou. Drap Castor. Draps Français. Whintey et imitation flanelle, etc.

Specialité :

Voici un bon Beaver noir et bleu qui fera ouvrir les yeux au prix extraordinaire qu'il est marqué, seulement 60c la verge. Magnifique choix de Pardessus et Ulsters confectionnés, à prix concrets. Vous remarquerez au passage un très chaud veston en cuir noir doublé en "couvert" ou mackinaw. Nous avons aussi de très confortables pardessus en étoffe aussi doublés en mackinaw.

VOTRE CHOIX MESDAMES!

Très beau malaisé brun et noir pour les robes et Colletier, valant \$3.60 pour la robe. Whintey Mixture Allemand très épaté pour Costumes de Diane et aussi pour Paletot à l'ancienne, valeur ordinaire \$2.50, à \$1.50. Drap Sport (Self Cloth), à double face. Magnifique choix de draps couleurs fashionables. Dix nuances différentes dans les verts et la. Manteaux confectionnés, parfaits sous tout rapport. Élégante Capote en "couvert" avec revers, épaulettes et capuchon couleurs pour fillettes comme pour garçons.

Les derniers c a pri de la mode

Superbes matines en Plaid, Laine et Soie. Robes en plumes à 18c et 37. Toujours des occasions exceptionnelles dans les Gants, Bas, Rubans, menus articles de toilette ou de ménage, etc. Il y a encore une bonne balance de Gants de Cid, valant \$1.15, à 69 cts la paire.

Lainage à bon marché

Très belle Crotonne valant 15 c. à 16 c., réduite à 10c la verge. Beau choix de Flanellette, Magnifique assortiment de couvertures de laine, douillettes, etc. Paignois en écarlate et flanellette. Robes de nuit assorties de couleurs tendres avec jolies garnitures pour Dames et Fillettes. Balance d'un grand lot de robes de chambre, valant 90c 75c, à 50c. Le plus bel assortiment de tweeds draps et sergés en tous genres pour complète de toilette ou de tous les jours. Atelier de tailleur de première classe. Satisfaction garantie. Prix minimum. Vêtements confectionnés pour tous les âges. Choix presque infini. Voyez nos tables d'étalage qui sont toutes chargées et sans cesse renouvelées avec force occasion de bon marché inouïable. Gants et mitaines en tous genres, gants de rue, gants et mitaines de voiture et de voyage. Chapeaux doublés, avec ou sans fourrure.

Chemises Klondike

En gros Melton très pesant, plus chaud que le Jersey, fabrication spéciale pour travaux en plein air.

La balance de nos Chemises Flanelle valant \$1, \$1.25 \$1.50 s'en va rapidement à 69c. C'est une occasion qu'il ne faut pas manquer.

Par suite d'une production excessive à la manufacture nous pouvons offrir d'excellentes camisoles et calçons d'hiver, en laine rose, blanc et gris valant 45 c. à 35 la pièce. Lingerie pour hommes au grand complet.

Chemiserie, cravates, bretelles, etc à grand marché. Très joli foulard couleurs pour jeune homme, à 20c, seulement.

Chaussures pour tous

Visitez le Magasin de Chaussures. L'élégant et confortable Botine Ponsoe pour Dames. Agence exclusive à Québec pour les produits supérieurs de la Lynn Shoe Co.

Toute commande par la maille sera exécutée avec soin et promptitude.

Z. PAQUET

Nos.167-169-171 Rue St-Joseph QUEBEC.

L'Echo des Bois-Francis

Journal hebdomadaire... PUBLIE A Victoriaville, P. Q.

L'Echo des Bois-Francis

VICTORIANVILLE, 31 DECEMBRE 1898

Nos souhaits de nouvel an

Avant que nous ayons le plaisir d'entretenir de nouveau nos bienveillants lecteurs, la présente année aura été reléguée avec celles qui l'ont précédée, c'est-à-dire que l'éternité aura ouvert son gouffre infini pour l'enfermer à tout jamais.

Nous espérons que la Providence qui connaît les besoins de chacun, saura distribuer ses biens pour que nous puissions en jouir pour notre plus grand bien.

Notre nature dans sa déchéance, a besoin d'une volonté forte, d'un esprit de résistance, pour soutenir les nombreux assauts que le temps nous fait subir, et il en est pour les individus comme pour les peuples en général; c'est la même loi sous une autre forme qui régit les nations.

La lutte s'est engagée en plus d'un endroit. En certain lieu la guerre a l'état latent a suscité des désordres sociaux qui ne peuvent rien apporter de profitable pour ceux qui en sont les dupes.

C'est ainsi que vont les choses de ce monde; tout au nom de la solidarité universelle, des principes humanitaires, du droit constitutionnel ou international du droit naturel que l'on proclame de bien haut, avec autant plus de bruit qu'il pourrait se glisser dans l'opinion générale, quelque léger soupçon, de nature à faire désavouer le grand principe au nom duquel on assume son voisin.

Pour ceux qui connaissent le rang des deux bras, il est facile de trouver les endroits habités par ces premiers colons. Dans les pointes Métivier, le long de la rivière Nicolet, il y avait Louis Béland, François Hamel, Louis Hamel, Joseph Hamel, Olivier Dupré, dit Boisvert et Moïse Dupré dit Boisvert.

Ces quelques colons qui n'avaient pas craint d'affronter les dangers de la forêt, ont été les premiers qui ont tracé la route à ceux qui sont venus ensuite. A cette époque, ce sont à peu près les seules habitations qu'on rencontre dans cette partie des townships qui forme aujourd'hui la paroisse de Ste-Victoire.

La population ne tarda pas, cependant, à augmenter. Le défrichement se pratiquait avec autant d'activité qu'il était possible, étant donnée la condition dans laquelle se trouvaient les colons. Le progrès naturellement, ne pouvait pas se faire sentir avec la rapidité que permettent les moyens actuels. Les voies de communications sont le grand moyen pour favoriser la colonisation.

A cette époque de l'ouverture des terres de nos Bois-Francis, on peut dire que le manque de chemin a été une des causes qui a retardé la colonisation et qui a favorisé l'émigration aux Etats-Unis.

Qu'en retiennent les peuples? Au point de la civilisation moderne, à peine quelques peuples oubliés dans les profondes solitudes des déserts africains, de l'Inde orientale ou même des îles perdues de l'Océanie peuvent-ils en retirer une certaine lumière blafarde, et qu'on leur dispense, toujours au point de vue humanitaire, mais afin d'en mieux retirer un bénéfice, dont on ne profitera que pour exciter la jalousie de ses voisins les plus proches.

Pour ce qui est du profit des bellégerants, le résultat est la solde militaire, des budgets grevés jusqu'à la limite voisine d'une misère nationale. Les armées ruinent les peuples, démoralisent et sont le principal ferment de toutes ces erreurs modernes que la société accepte malgré elle, et qui ne servent qu'à inoculer furtivement, lentement le venin de la destruction morale et intellectuelle. Quelqu'un s'élevait avec raison contre le militarisme européen; c'était, formulées dans de longs articles, des plaintes amères contre cet état malsain de la société.

Pour nous Canadiens-français, respectons le drapeau qui nous protège, prions pour que la paix, qui a favorisé notre développement, depuis au delà d'un demi siècle, continue longtemps son règne; travaillons toujours dans la concorde, respectueux de nos institutions, de nos coutumes et ne laissons pas les principes étrangers à ceux qui nous ont été légués par nos pères, envahir ce que nous avons de plus cher. Que des témoignages d'affection, la plus cordiale entente, les relations amicales, et des souhaits de bonheur, continuent de resserrer les liens des familles et des citoyens. Que l'abondance règne dans nos campagnes, et l'année nouvelle sera pour nous tous Canadiens-français, une vie de paix et la source d'une existence plus heureuse.

Ce sont les vœux que L'ECHO DES BOIS-FRANCIS formule à tous ses lecteurs, à toutes les familles et nous prions Dieu de bien vouloir ratifier ces vœux pour la nouvelle année 1899.

On nous dit que M. H. H. Gny, importateur et épicer en gros, doit donner le lendemain du jour de l'An, des étrennes à tous les enfants qui se présenteront à son magasin et dont les parents auront acheté leurs boissons et épicerie pour les fêtes à son établissement. Qu'on se le dise.

On y trouvera des Vins et Liqueurs à grand marché.

Pauvre enfant Il a la coqueluche ça nous fait mal de le voir souffrir aussi horriblement. Donner-lui donc vite une dose de BAUME RHUMAL, ça le soulagera de suite.

LES BOIS-FRANCIS

STE-VICTOIRE (Suite) Des colons vivaient en paix le long de la rivière d'en bas et se conformaient à toutes les circonstances, quelque difficiles qu'elles fussent. Le colon travaillait à toutes les saisons de l'ouvrage pour augmenter son petit patrimoine.

L'hiver dans les temps les plus durs, il passait son temps à abattre les grands arbres pour les réduire en cendre. Ce n'était pas une mince tâche, car la nourriture était peu abondante et encore moins propre à donner au bûcheron, la force que requiert son travail pénible. Les voies de communication n'avaient pas encore fait leur apparition, et ce n'est que vers 1844 que fut tracé le grand chemin provincial qui devait apporter un si grand secours à l'établissement des colons.

Jusqu'à cette époque on dut se contenter d'abord des routes les plus primitives, c'est-à-dire les chemins de pied, et un peu plus tard, de mauvais chemins, tracés machinalement, un peu à la hâte, pour atteindre les endroits où il était urgent de se rendre.

Le rang des deux bras, c'est-à-dire le chemin qui conduit du coin de la route, qui va à Arthabaskaville, à Stanfold, il n'y avait qu'un sentier le long duquel s'échelonnaient des colons. Le rang des deux bras tire son nom du fait qu'il se trouve entre les deux bras de la rivière Nicolet, du bras d'en haut passant par le moulin de Thomas Baril et de F. Dudley et du bras d'en bas, chez Louis Beaudet.

Dès 1835 on trouve des colons, établis dans ce rang. La terre de coteau attirait surtout nos premiers colons. En effet, cette terre est préférée par sa grande richesse et sa facilité de culture. L'herbe y pousse généralement mieux et est de meilleure qualité. La culture est toujours plus facile aussi sur ces endroits élevés, vu l'avantage pour l'épandage des terres.

Henri Bernier fut un des premiers qui tenta cet endroit. Il alla bâtir sa cabane à l'endroit où demeure aujourd'hui Maxime Croteau, et qui a été habité longtemps par Paul Beaudet.

Si on commence par ce côté-ci du rang des deux bras et qu'on pousse un peu dans la ville de Victoriaville, on trouve Olivier Perrault qui était bâti, lui aussi sur un coteau, juste à l'endroit de la maison qui se trouve en face de la fonderie. Plus loin en commençant près du coin de la route, il y avait Michel Loranger, Pierre Babineau, Pierre Bernier; ce dernier demeurait près de l'endroit où a été érigée la première chapelle, quelques années après; venait ensuite Paul Rivard, Louis Marchand, Georges Boutet, Joseph Marchand, Georges Brisson, Charles Girard, Féréol Girard, Nazaire Lavigne, François Gagnon, François d'Assise Baril, Pierre Anacleit Corbeil, Johnny Gagnon, Louis Lemieux, Paul Beaudet.

Pour ceux qui connaissent le rang des deux bras, il est facile de trouver les endroits habités par ces premiers colons. Dans les pointes Métivier, le long de la rivière Nicolet, il y avait Louis Béland, François Hamel, Louis Hamel, Joseph Hamel, Olivier Dupré, dit Boisvert et Moïse Dupré dit Boisvert.

Ces quelques colons qui n'avaient pas craint d'affronter les dangers de la forêt, ont été les premiers qui ont tracé la route à ceux qui sont venus ensuite. A cette époque, ce sont à peu près les seules habitations qu'on rencontre dans cette partie des townships qui forme aujourd'hui la paroisse de Ste-Victoire.

La population ne tarda pas, cependant, à augmenter. Le défrichement se pratiquait avec autant d'activité qu'il était possible, étant donnée la condition dans laquelle se trouvaient les colons. Le progrès naturellement, ne pouvait pas se faire sentir avec la rapidité que permettent les moyens actuels. Les voies de communications sont le grand moyen pour favoriser la colonisation.

A cette époque de l'ouverture des terres de nos Bois-Francis, on peut dire que le manque de chemin a été une des causes qui a retardé la colonisation et qui a favorisé l'émigration aux Etats-Unis.

Qu'en retiennent les peuples? Au point de la civilisation moderne, à peine quelques peuples oubliés dans les profondes solitudes des déserts africains, de l'Inde orientale ou même des îles perdues de l'Océanie peuvent-ils en retirer une certaine lumière blafarde, et qu'on leur dispense, toujours au point de vue humanitaire, mais afin d'en mieux retirer un bénéfice, dont on ne profitera que pour exciter la jalousie de ses voisins les plus proches.

Pour ce qui est du profit des bellégerants, le résultat est la solde militaire, des budgets grevés jusqu'à la limite voisine d'une misère nationale. Les armées ruinent les peuples, démoralisent et sont le principal ferment de toutes ces erreurs modernes que la société accepte malgré elle, et qui ne servent qu'à inoculer furtivement, lentement le venin de la destruction morale et intellectuelle. Quelqu'un s'élevait avec raison contre le militarisme européen; c'était, formulées dans de longs articles, des plaintes amères contre cet état malsain de la société.

Pour nous Canadiens-français, respectons le drapeau qui nous protège, prions pour que la paix, qui a favorisé notre développement, depuis au delà d'un demi siècle, continue longtemps son règne; travaillons toujours dans la concorde, respectueux de nos institutions, de nos coutumes et ne laissons pas les principes étrangers à ceux qui nous ont été légués par nos pères, envahir ce que nous avons de plus cher. Que des témoignages d'affection, la plus cordiale entente, les relations amicales, et des souhaits de bonheur, continuent de resserrer les liens des familles et des citoyens. Que l'abondance règne dans nos campagnes, et l'année nouvelle sera pour nous tous Canadiens-français, une vie de paix et la source d'une existence plus heureuse.

Ce sont les vœux que L'ECHO DES BOIS-FRANCIS formule à tous ses lecteurs, à toutes les familles et nous prions Dieu de bien vouloir ratifier ces vœux pour la nouvelle année 1899.

On nous dit que M. H. H. Gny, importateur et épicer en gros, doit donner le lendemain du jour de l'An, des étrennes à tous les enfants qui se présenteront à son magasin et dont les parents auront acheté leurs boissons et épicerie pour les fêtes à son établissement. Qu'on se le dise.

On y trouvera des Vins et Liqueurs à grand marché.

Pauvre enfant Il a la coqueluche ça nous fait mal de le voir souffrir aussi horriblement. Donner-lui donc vite une dose de BAUME RHUMAL, ça le soulagera de suite.

Pauvre enfant Il a la coqueluche ça nous fait mal de le voir souffrir aussi horriblement. Donner-lui donc vite une dose de BAUME RHUMAL, ça le soulagera de suite.

LES BOIS-FRANCIS

STE-VICTOIRE (Suite) Des colons vivaient en paix le long de la rivière d'en bas et se conformaient à toutes les circonstances, quelque difficiles qu'elles fussent. Le colon travaillait à toutes les saisons de l'ouvrage pour augmenter son petit patrimoine.

L'hiver dans les temps les plus durs, il passait son temps à abattre les grands arbres pour les réduire en cendre. Ce n'était pas une mince tâche, car la nourriture était peu abondante et encore moins propre à donner au bûcheron, la force que requiert son travail pénible. Les voies de communication n'avaient pas encore fait leur apparition, et ce n'est que vers 1844 que fut tracé le grand chemin provincial qui devait apporter un si grand secours à l'établissement des colons.

Jusqu'à cette époque on dut se contenter d'abord des routes les plus primitives, c'est-à-dire les chemins de pied, et un peu plus tard, de mauvais chemins, tracés machinalement, un peu à la hâte, pour atteindre les endroits où il était urgent de se rendre.

Le rang des deux bras, c'est-à-dire le chemin qui conduit du coin de la route, qui va à Arthabaskaville, à Stanfold, il n'y avait qu'un sentier le long duquel s'échelonnaient des colons. Le rang des deux bras tire son nom du fait qu'il se trouve entre les deux bras de la rivière Nicolet, du bras d'en haut passant par le moulin de Thomas Baril et de F. Dudley et du bras d'en bas, chez Louis Beaudet.

Dès 1835 on trouve des colons, établis dans ce rang. La terre de coteau attirait surtout nos premiers colons. En effet, cette terre est préférée par sa grande richesse et sa facilité de culture. L'herbe y pousse généralement mieux et est de meilleure qualité. La culture est toujours plus facile aussi sur ces endroits élevés, vu l'avantage pour l'épandage des terres.

Henri Bernier fut un des premiers qui tenta cet endroit. Il alla bâtir sa cabane à l'endroit où demeure aujourd'hui Maxime Croteau, et qui a été habité longtemps par Paul Beaudet.

Si on commence par ce côté-ci du rang des deux bras et qu'on pousse un peu dans la ville de Victoriaville, on trouve Olivier Perrault qui était bâti, lui aussi sur un coteau, juste à l'endroit de la maison qui se trouve en face de la fonderie. Plus loin en commençant près du coin de la route, il y avait Michel Loranger, Pierre Babineau, Pierre Bernier; ce dernier demeurait près de l'endroit où a été érigée la première chapelle, quelques années après; venait ensuite Paul Rivard, Louis Marchand, Georges Boutet, Joseph Marchand, Georges Brisson, Charles Girard, Féréol Girard, Nazaire Lavigne, François Gagnon, François d'Assise Baril, Pierre Anacleit Corbeil, Johnny Gagnon, Louis Lemieux, Paul Beaudet.

Pour ceux qui connaissent le rang des deux bras, il est facile de trouver les endroits habités par ces premiers colons. Dans les pointes Métivier, le long de la rivière Nicolet, il y avait Louis Béland, François Hamel, Louis Hamel, Joseph Hamel, Olivier Dupré, dit Boisvert et Moïse Dupré dit Boisvert.

Ces quelques colons qui n'avaient pas craint d'affronter les dangers de la forêt, ont été les premiers qui ont tracé la route à ceux qui sont venus ensuite. A cette époque, ce sont à peu près les seules habitations qu'on rencontre dans cette partie des townships qui forme aujourd'hui la paroisse de Ste-Victoire.

La population ne tarda pas, cependant, à augmenter. Le défrichement se pratiquait avec autant d'activité qu'il était possible, étant donnée la condition dans laquelle se trouvaient les colons. Le progrès naturellement, ne pouvait pas se faire sentir avec la rapidité que permettent les moyens actuels. Les voies de communications sont le grand moyen pour favoriser la colonisation.

A cette époque de l'ouverture des terres de nos Bois-Francis, on peut dire que le manque de chemin a été une des causes qui a retardé la colonisation et qui a favorisé l'émigration aux Etats-Unis.

Qu'en retiennent les peuples? Au point de la civilisation moderne, à peine quelques peuples oubliés dans les profondes solitudes des déserts africains, de l'Inde orientale ou même des îles perdues de l'Océanie peuvent-ils en retirer une certaine lumière blafarde, et qu'on leur dispense, toujours au point de vue humanitaire, mais afin d'en mieux retirer un bénéfice, dont on ne profitera que pour exciter la jalousie de ses voisins les plus proches.

Pour ce qui est du profit des bellégerants, le résultat est la solde militaire, des budgets grevés jusqu'à la limite voisine d'une misère nationale. Les armées ruinent les peuples, démoralisent et sont le principal ferment de toutes ces erreurs modernes que la société accepte malgré elle, et qui ne servent qu'à inoculer furtivement, lentement le venin de la destruction morale et intellectuelle. Quelqu'un s'élevait avec raison contre le militarisme européen; c'était, formulées dans de longs articles, des plaintes amères contre cet état malsain de la société.

Pour nous Canadiens-français, respectons le drapeau qui nous protège, prions pour que la paix, qui a favorisé notre développement, depuis au delà d'un demi siècle, continue longtemps son règne; travaillons toujours dans la concorde, respectueux de nos institutions, de nos coutumes et ne laissons pas les principes étrangers à ceux qui nous ont été légués par nos pères, envahir ce que nous avons de plus cher. Que des témoignages d'affection, la plus cordiale entente, les relations amicales, et des souhaits de bonheur, continuent de resserrer les liens des familles et des citoyens. Que l'abondance règne dans nos campagnes, et l'année nouvelle sera pour nous tous Canadiens-français, une vie de paix et la source d'une existence plus heureuse.

Ce sont les vœux que L'ECHO DES BOIS-FRANCIS formule à tous ses lecteurs, à toutes les familles et nous prions Dieu de bien vouloir ratifier ces vœux pour la nouvelle année 1899.

On nous dit que M. H. H. Gny, importateur et épicer en gros, doit donner le lendemain du jour de l'An, des étrennes à tous les enfants qui se présenteront à son magasin et dont les parents auront acheté leurs boissons et épicerie pour les fêtes à son établissement. Qu'on se le dise.

On y trouvera des Vins et Liqueurs à grand marché.

Pauvre enfant Il a la coqueluche ça nous fait mal de le voir souffrir aussi horriblement. Donner-lui donc vite une dose de BAUME RHUMAL, ça le soulagera de suite.

Pauvre enfant Il a la coqueluche ça nous fait mal de le voir souffrir aussi horriblement. Donner-lui donc vite une dose de BAUME RHUMAL, ça le soulagera de suite.

LES BOIS-FRANCIS

STE-VICTOIRE (Suite) Des colons vivaient en paix le long de la rivière d'en bas et se conformaient à toutes les circonstances, quelque difficiles qu'elles fussent. Le colon travaillait à toutes les saisons de l'ouvrage pour augmenter son petit patrimoine.

L'hiver dans les temps les plus durs, il passait son temps à abattre les grands arbres pour les réduire en cendre. Ce n'était pas une mince tâche, car la nourriture était peu abondante et encore moins propre à donner au bûcheron, la force que requiert son travail pénible. Les voies de communication n'avaient pas encore fait leur apparition, et ce n'est que vers 1844 que fut tracé le grand chemin provincial qui devait apporter un si grand secours à l'établissement des colons.

Jusqu'à cette époque on dut se contenter d'abord des routes les plus primitives, c'est-à-dire les chemins de pied, et un peu plus tard, de mauvais chemins, tracés machinalement, un peu à la hâte, pour atteindre les endroits où il était urgent de se rendre.

Le rang des deux bras, c'est-à-dire le chemin qui conduit du coin de la route, qui va à Arthabaskaville, à Stanfold, il n'y avait qu'un sentier le long duquel s'échelonnaient des colons. Le rang des deux bras tire son nom du fait qu'il se trouve entre les deux bras de la rivière Nicolet, du bras d'en haut passant par le moulin de Thomas Baril et de F. Dudley et du bras d'en bas, chez Louis Beaudet.

Dès 1835 on trouve des colons, établis dans ce rang. La terre de coteau attirait surtout nos premiers colons. En effet, cette terre est préférée par sa grande richesse et sa facilité de culture. L'herbe y pousse généralement mieux et est de meilleure qualité. La culture est toujours plus facile aussi sur ces endroits élevés, vu l'avantage pour l'épandage des terres.

Henri Bernier fut un des premiers qui tenta cet endroit. Il alla bâtir sa cabane à l'endroit où demeure aujourd'hui Maxime Croteau, et qui a été habité longtemps par Paul Beaudet.

Si on commence par ce côté-ci du rang des deux bras et qu'on pousse un peu dans la ville de Victoriaville, on trouve Olivier Perrault qui était bâti, lui aussi sur un coteau, juste à l'endroit de la maison qui se trouve en face de la fonderie. Plus loin en commençant près du coin de la route, il y avait Michel Loranger, Pierre Babineau, Pierre Bernier; ce dernier demeurait près de l'endroit où a été érigée la première chapelle, quelques années après; venait ensuite Paul Rivard, Louis Marchand, Georges Boutet, Joseph Marchand, Georges Brisson, Charles Girard, Féréol Girard, Nazaire Lavigne, François Gagnon, François d'Assise Baril, Pierre Anacleit Corbeil, Johnny Gagnon, Louis Lemieux, Paul Beaudet.

Pour ceux qui connaissent le rang des deux bras, il est facile de trouver les endroits habités par ces premiers colons. Dans les pointes Métivier, le long de la rivière Nicolet, il y avait Louis Béland, François Hamel, Louis Hamel, Joseph Hamel, Olivier Dupré, dit Boisvert et Moïse Dupré dit Boisvert.

Ces quelques colons qui n'avaient pas craint d'affronter les dangers de la forêt, ont été les premiers qui ont tracé la route à ceux qui sont venus ensuite. A cette époque, ce sont à peu près les seules habitations qu'on rencontre dans cette partie des townships qui forme aujourd'hui la paroisse de Ste-Victoire.

La population ne tarda pas, cependant, à augmenter. Le défrichement se pratiquait avec autant d'activité qu'il était possible, étant donnée la condition dans laquelle se trouvaient les colons. Le progrès naturellement, ne pouvait pas se faire sentir avec la rapidité que permettent les moyens actuels. Les voies de communications sont le grand moyen pour favoriser la colonisation.

A cette époque de l'ouverture des terres de nos Bois-Francis, on peut dire que le manque de chemin a été une des causes qui a retardé la colonisation et qui a favorisé l'émigration aux Etats-Unis.

Qu'en retiennent les peuples? Au point de la civilisation moderne, à peine quelques peuples oubliés dans les profondes solitudes des déserts africains, de l'Inde orientale ou même des îles perdues de l'Océanie peuvent-ils en retirer une certaine lumière blafarde, et qu'on leur dispense, toujours au point de vue humanitaire, mais afin d'en mieux retirer un bénéfice, dont on ne profitera que pour exciter la jalousie de ses voisins les plus proches.

Pour ce qui est du profit des bellégerants, le résultat est la solde militaire, des budgets grevés jusqu'à la limite voisine d'une misère nationale. Les armées ruinent les peuples, démoralisent et sont le principal ferment de toutes ces erreurs modernes que la société accepte malgré elle, et qui ne servent qu'à inoculer furtivement, lentement le venin de la destruction morale et intellectuelle. Quelqu'un s'élevait avec raison contre le militarisme européen; c'était, formulées dans de longs articles, des plaintes amères contre cet état malsain de la société.

Pour nous Canadiens-français, respectons le drapeau qui nous protège, prions pour que la paix, qui a favorisé notre développement, depuis au delà d'un demi siècle, continue longtemps son règne; travaillons toujours dans la concorde, respectueux de nos institutions, de nos coutumes et ne laissons pas les principes étrangers à ceux qui nous ont été légués par nos pères, envahir ce que nous avons de plus cher. Que des témoignages d'affection, la plus cordiale entente, les relations amicales, et des souhaits de bonheur, continuent de resserrer les liens des familles et des citoyens. Que l'abondance règne dans nos campagnes, et l'année nouvelle sera pour nous tous Canadiens-français, une vie de paix et la source d'une existence plus heureuse.

Ce sont les vœux que L'ECHO DES BOIS-FRANCIS formule à tous ses lecteurs, à toutes les familles et nous prions Dieu de bien vouloir ratifier ces vœux pour la nouvelle année 1899.

On nous dit que M. H. H. Gny, importateur et épicer en gros, doit donner le lendemain du jour de l'An, des étrennes à tous les enfants qui se présenteront à son magasin et dont les parents auront acheté leurs boissons et épicerie pour les fêtes à son établissement. Qu'on se le dise.

On y trouvera des Vins et Liqueurs à grand marché.

Pauvre enfant Il a la coqueluche ça nous fait mal de le voir souffrir aussi horriblement. Donner-lui donc vite une dose de BAUME RHUMAL, ça le soulagera de suite.

Pauvre enfant Il a la coqueluche ça nous fait mal de le voir souffrir aussi horriblement. Donner-lui donc vite une dose de BAUME RHUMAL, ça le soulagera de suite.

LES BOIS-FRANCIS

STE-VICTOIRE (Suite) Des colons vivaient en paix le long de la rivière d'en bas et se conformaient à toutes les circonstances, quelque difficiles qu'elles fussent. Le colon travaillait à toutes les saisons de l'ouvrage pour augmenter son petit patrimoine.

L'hiver dans les temps les plus durs, il passait son temps à abattre les grands arbres pour les réduire en cendre. Ce n'était pas une mince tâche, car la nourriture était peu abondante et encore moins propre à donner au bûcheron, la force que requiert son travail pénible. Les voies de communication n'avaient pas encore fait leur apparition, et ce n'est que vers 1844 que fut tracé le grand chemin provincial qui devait apporter un si grand secours à l'établissement des colons.

Jusqu'à cette époque on dut se contenter d'abord des routes les plus primitives, c'est-à-dire les chemins de pied, et un peu plus tard, de mauvais chemins, tracés machinalement, un peu à la hâte, pour atteindre les endroits où il était urgent de se rendre.

Le rang des deux bras, c'est-à-dire le chemin qui conduit du coin de la route, qui va à Arthabaskaville, à Stanfold, il n'y avait qu'un sentier le long duquel s'échelonnaient des colons. Le rang des deux bras tire son nom du fait qu'il se trouve entre les deux bras de la rivière Nicolet, du bras d'en haut passant par le moulin de Thomas Baril et de F. Dudley et du bras d'en bas, chez Louis Beaudet.

Dès 1835 on trouve des colons, établis dans ce rang. La terre de coteau attirait surtout nos premiers colons. En effet, cette terre est préférée par sa grande richesse et sa facilité de culture. L'herbe y pousse généralement mieux et est de meilleure qualité. La culture est toujours plus facile aussi sur ces endroits élevés, vu l'avantage pour l'épandage des terres.

Henri Bernier fut un des premiers qui tenta cet endroit. Il alla bâtir sa cabane à l'endroit où demeure aujourd'hui Maxime Croteau, et qui a été habité longtemps par Paul Beaudet.

Si on commence par ce côté-ci du rang des deux bras et qu'on pousse un peu dans la ville de Victoriaville, on trouve Olivier Perrault qui était bâti, lui aussi sur un coteau, juste à l'endroit de la maison qui se trouve en face de la fonderie. Plus loin en commençant près du coin de la route, il y avait Michel Loranger, Pierre Babineau, Pierre Bernier; ce dernier demeurait près de l'endroit où a été érigée la première chapelle, quelques années après; venait ensuite Paul Rivard, Louis Marchand, Georges Boutet, Joseph Marchand, Georges Brisson, Charles Girard, Féréol Girard, Nazaire Lavigne, François Gagnon, François d'Assise Baril, Pierre Anacleit Corbeil, Johnny Gagnon, Louis Lemieux, Paul Beaudet.

Pour ceux qui connaissent le rang des deux bras, il est facile de trouver les endroits habités par ces premiers colons. Dans les pointes Métivier, le long de la rivière Nicolet, il y avait Louis Béland, François Hamel, Louis Hamel, Joseph Hamel, Olivier Dupré, dit Boisvert et Moïse Dupré dit Boisvert.

Ces quelques colons qui n'avaient pas craint d'affronter les dangers de la forêt, ont été les premiers qui ont tracé la route à ceux qui sont venus ensuite. A cette époque, ce sont à peu près les seules habitations qu'on rencontre dans cette partie des townships qui forme aujourd'hui la paroisse de Ste-Victoire.

La population ne tarda pas, cependant, à augmenter. Le défrichement se pratiquait avec autant d'activité qu'il était possible, étant donnée la condition dans laquelle se trouvaient les colons. Le progrès naturellement, ne pouvait pas se faire sentir avec la rapidité que permettent les moyens actuels. Les voies de communications sont le grand moyen pour favoriser la colonisation.

A cette époque de l'ouverture des terres de nos Bois-Francis, on peut dire que le manque de chemin a été une des causes qui a retardé la colonisation et qui a favorisé l'émigration aux Etats-Unis.

Qu'en retiennent les peuples? Au point de la civilisation moderne, à peine quelques peuples oubliés dans les profondes solitudes des déserts africains, de l'Inde orientale ou même des îles perdues de l'Océanie peuvent-ils en retirer une certaine lumière blafarde, et qu'on leur dispense, toujours au point de vue humanitaire, mais afin d'en mieux retirer un bénéfice, dont on ne profitera que pour exciter la jalousie de ses voisins les plus proches.

Pour ce qui est du profit des bellégerants, le résultat est la solde militaire, des budgets grevés jusqu'à la limite voisine d'une misère nationale. Les armées ruinent les peuples, démoralisent et sont le principal ferment de toutes ces erreurs modernes que la société accepte malgré elle, et qui ne servent qu'à inoculer furtivement, lentement le venin de la destruction morale et intellectuelle. Quelqu'un s'élevait avec raison contre le militarisme européen; c'était, formulées dans de longs articles, des plaintes amères contre cet état malsain de la société.

Pour nous Canadiens-français, respectons le drapeau qui nous protège, prions pour que la paix, qui a favorisé notre développement, depuis au delà d'un demi siècle, continue longtemps son règne; travaillons toujours dans la concorde, respectueux de nos institutions, de nos coutumes et ne laissons pas les principes étrangers à ceux qui nous ont été légués par nos pères, envahir ce que nous avons de plus cher. Que des témoignages d'affection, la plus cordiale entente, les relations amicales, et des souhaits de bonheur, continuent de resserrer les liens des familles et des citoyens. Que l'abondance règne dans nos campagnes, et l'année nouvelle sera pour nous tous Canadiens-français, une vie de paix et la source d'une existence plus heureuse.

Ce sont les vœux que L'ECHO DES BOIS-FRANCIS formule à tous ses lecteurs, à toutes les familles et nous prions Dieu de bien vouloir ratifier ces vœux pour la nouvelle année 1899.

On nous dit que M. H. H. Gny, importateur et épicer en gros, doit donner le lendemain du jour de l'An, des étrennes à tous les enfants qui se présenteront à son magasin et dont les parents auront acheté leurs boissons et épicerie pour les fêtes à son établissement. Qu'on se le dise.

On y trouvera des Vins et Liqueurs à grand marché.

Pauvre enfant Il a la coqueluche ça nous fait mal de le voir souffrir aussi horriblement. Donner-lui donc vite une dose de BAUME RHUMAL, ça le soulagera de suite.

Pauvre enfant Il a la coqueluche ça nous fait mal de le voir souffrir aussi horriblement. Donner-lui donc vite une dose de BAUME RHUMAL, ça le soulagera de suite.

LES BOIS-FRANCIS

STE-VICTOIRE (Suite) Des colons vivaient en paix le long de la rivière d'en bas et se conformaient à toutes les circonstances, quelque difficiles qu'elles fussent. Le colon travaillait à toutes les saisons de l'ouvrage pour augmenter son petit patrimoine.

L'hiver dans les temps les plus durs, il passait son temps à abattre les grands arbres pour les réduire en cendre. Ce n'était pas une mince tâche, car la nourriture était peu abondante et encore moins propre à donner au bûcheron, la force que requiert son travail pénible. Les voies de communication n'avaient pas encore fait leur apparition, et ce n'est que vers 1844 que fut tracé le grand chemin provincial qui devait apporter un si grand secours à l'établissement des colons.

Jusqu'à cette époque on dut se contenter d'abord des routes les plus primitives, c'est-à-dire les chemins de pied, et un peu plus tard, de mauvais chemins, tracés machinalement, un peu à la hâte, pour atteindre les endroits où il était urgent de se rendre.

Le rang des deux bras, c'est-à-dire le chemin qui conduit du coin de la route, qui va à Arthabaskaville, à Stanfold, il n'y avait qu'un sentier le long duquel s'échelonnaient des colons. Le rang des deux bras tire son nom du fait qu'il se trouve entre les deux bras de la rivière Nicolet, du bras d'en haut passant par le moulin de Thomas Baril et de F. Dudley et du bras d'en bas, chez Louis Beaudet.

Dès 1835 on trouve des colons, établis dans ce rang. La terre de coteau attirait surtout nos premiers colons. En effet, cette terre est préférée par sa grande richesse et sa facilité de culture. L'herbe y pousse généralement mieux et est de meilleure qualité. La culture est toujours plus facile aussi sur ces endroits élevés, vu l'avantage pour l'épandage des terres.

Henri Bernier fut un des premiers qui tenta cet endroit. Il alla bâtir sa cabane à l'endroit où demeure aujourd'hui Maxime Croteau, et qui a été habité longtemps par Paul Beaudet.

Si on commence par ce côté-ci du rang des deux bras et qu'on pousse un peu dans la ville de Victoriaville, on trouve Olivier Perrault qui était bâti, lui aussi sur un coteau, juste à l'endroit de la maison qui se trouve en face de la fonderie. Plus loin en commençant près du coin de la route, il y avait Michel Loranger, Pierre Babineau, Pierre Bernier; ce dernier demeurait près de l'endroit où a été érigée la première chapelle, quelques années après; venait ensuite Paul Rivard, Louis Marchand, Georges Boutet, Joseph Marchand, Georges Brisson, Charles Girard, Féréol Girard, Nazaire Lavigne, François Gagnon, François d'Assise Baril, Pierre Anacleit Corbeil, Johnny Gagnon, Louis Lemieux, Paul Beaudet.

Pour ceux qui connaissent le rang des deux bras, il est facile de trouver les endroits habités par ces premiers colons. Dans les pointes Métivier, le long de la rivière Nicolet, il y avait Louis Béland, François Hamel, Louis Hamel, Joseph Hamel, Olivier Dupré, dit Boisvert et Moïse Dupré dit Boisvert.

Ces quelques colons qui n'avaient pas craint d'affronter les dangers de la forêt, ont été les premiers qui ont tracé la route à ceux qui sont venus ensuite. A cette époque, ce sont à peu près les seules habitations qu'on rencontre dans cette partie des townships qui forme aujourd'hui la paroisse de Ste-Victoire.

La population ne tarda pas, cependant, à augmenter. Le défrichement se pratiquait avec autant d'activité qu'il était possible, étant donnée la condition dans laquelle se trouvaient les colons. Le progrès naturellement, ne pouvait pas se faire sentir avec la rapidité que permettent les moyens actuels. Les voies de communications sont le grand moyen pour favoriser la colonisation.

A cette époque de l'ouverture des terres de nos Bois-Francis,



Autour du Monde.

—Le déficit dans le budget américain, pour l'année dernière, est de 38 millions de dollars.

—L'Oncle Sam a payé cette année, à ses pensionnaires, l'énorme somme de \$144,651,879.

—Dans une collision en Floride entre un train de voyageurs et un troupeau de bétail, le train a déraillé et 6 personnes ont été tuées.

—Sir William Jenner, célèbre pathologiste et médecin de la reine Victoria et du prince de Galles, est mort à Londres. Il était né à Chatham en 1815.

—Les habitants des îles Sandwich estiment la beauté des femmes d'après leur poids. Les plus lourdes sont à leurs yeux les plus belles.

—La plus ancienne statue connue a été tirée d'un tombeau égyptien. Elle est en bois, avec des yeux de verre, et représente un cheik ou chef de tribu. Elle a, dit-on, 6,000 ans d'existence.

—Au cours d'un incendie dans une écurie de Cottage Grove avenue, à Chicago, un pauvre mur s'est écroulé sur les pompiers, tuant un lieutenant et huit hommes.

—Un des illustres défenseurs de l'Église, M. le sénateur Lucien Brun, s'est éteint le 28 novembre, en son domicile, rue d'Angirard, Paris, là où il recevait les religieux expulsés et leur distribuait les secours. Il avait 76 ans.

—Dieu a béni cette année le laboureur espagnol, comme s'il avait voulu compenser les plaines dont l'Espagne a été frappée dans ses colonies. La seule récolte des vins produira un minimum de 27 millions d'hectolitres.

—En Afrique, il y a près de 700 langagos, et ce fait présente de grandes difficultés aux missionnaires.

—Les Lapons peuvent courir une distance de 150 milles par jour, ce qui est regardé comme une course ordinaire.

—A Grenade, Espagne, une foule composée de femmes, qui s'imaginaient que la découverte de l'Amérique était la cause de tous les maux de l'Espagne, a jeté des pierres sur la statue de Christophe Colomb en cette ville.

—On annonce la mort arrivée à l'hospice municipal de Hartford Conn., d'une négresse du nom de Kate Holden, qui était plus que centenaire. Elle prétendait être née en mai 1781, ce qui lui aurait donné plus de 117 ans à sa mort.

—La fortune totale de la France s'élève à 229 milliards, dont 141 milliards pour la fortune immobilière et 79 milliards pour la fortune mobilière.

—Les 141 milliards de la fortune immobilière sont représentés jusqu'à concurrence de 91½ milliards par les propriétés non bâties et jusqu'à concurrence de 49 milliards et demi pour les propriétés bâties.

—Voici qu'un ministre méthodiste d'une certaine ville de l'Ohio, est à organiser un bazar de baisers! Les prix ont été arrangés comme suit: les baisers de jeunes filles de 15 ans, 15 cents chacun; baisers de jeunes filles de plus de 15 ans et au dessous de 20 ans, 50 cents chacun; les baisers de veuves, 10 cents; les baisers de filles de plus de 30 ans, 5 cents la douzaine...

—Le livre le plus extraordinaire dans la librairie royale à Stockholm, est une bible.

—Ce livre n'a pas son pareil dans le monde entier.

—Il est unique en poids et dimensions.

—Les feuilles de 35 pouces par 20 sont au nombre de 309. Le parchemin dont elles sont faites est le produit de 160 peaux d'ânes.

—Les convertis de cette bible sont de solides plançons, épais de quatre poüces.

UN ALAMBIC ILLICITE EN OPERATION

EN PLEINE VILLE DE QUEBEC

On a découvert à la Haute-Ville un alambic en pleine opération.

Après d'actives recherches, M. Edmond Trudel a enfoncé la porte en planches conduisant dans une manufacture de whisky illicite parfaitement outillée.

Il suffit de dire que l'on arrive à cet endroit en pénétrant par le porche à côté de l'ancien établissement du "Courrier du Canada" sur la rue de la Fabrique.

Tout au fond du porche se trouve une petite porte conduisant à un étroit et noir couloir; de là on descend quelques marches à casse-cou et l'on se trouve en présence d'un alambic des mieux organisés et en pleine opération.

C'est un alambic avec rectificateur et jet continu.

Il s'y trouve une fort belle machine à vapeur dont la fournaise était encore toute remplie de charbons ardents lors de l'arrivée de l'officier des douanes.

On y a découvert 2,800 gallons de boisson le tout évalué à \$3,000.

Lorsque la porte vola en éclat, le douanier entendait quelqu'un s'enfuir. Ce personnage s'est enfui par un passage "ad hoc" donnant sur la rue. Dans cet entrepôt il y avait un lit de camp fait avec des poches.

On ne connaît pas le nom du distillateur de cette boisson illicite.

CE MAL DE TETE CRUEL

Vous laisserez promptement si vous faites usage des Pilules "New Life du Dr. Ring". Des milliers de malades ont éprouvé leur mérite incomparable pour les maux de tête nerveux. Elles purifient le sang, renforcent les nerfs et refait la santé. Facile à prendre. Essayez-les 25cts seulement. L'argent remis si on n'est guéri. En vente dans toutes les pharmacies.

L'ASILE DE NOS PREMIERS PARENTS

SE TROUVERAIT A FASHODA

Pour une grande nouvelle en voilà une vraiment sensationnelle et toute d'actualité encore.

Un savant anglais d'une certaine notoriété, M. Marshall Adams, après de longues et patientes recherches, vient de découvrir l'emplacement exact—à ce qu'il prétend—du paradis terrestre.

Suivant lui, l'Eden ne se trouvait pas ainsi qu'on l'a toujours supposé, dans la région du Pamir, mais au centre de l'Afrique, vers Bahr-El-Ghazal. Le village de Fashoda serait précisément à l'entrée même du lieu de délices où vécut nos premiers parents.

S'appuyant sur les descriptions de la Bible, d'après lesquelles le paradis devait être arrosé par quatre grands fleuves, M. Marshall Adams n'hésite pas à affirmer qu'il s'agit non pas du Tigre, de l'Euphrate, du Phare et de l'Oxus, rivières sans importance, mais des immenses cours d'eau de l'Afrique Centrale; le Zambèze, le Niger, le Congo et le Nil.

L'Eden réel, dont la superficie dépasse 8,000 kilomètres carrés, se trouve bien, en outre, et cela encore est conforme aux Ecritures, dans le pays noir et tout près des premières mines d'or exploitées par l'homme.

L'opinion du savant anglais est, du reste, partagée par plusieurs égyptologues étrangers, et ces jours-ci, un explorateur de grande réputation, le major Seton Karr vient de partir pour Somaliland afin de déterminer plus exactement encore la place du paradis terrestre.

C'est peut-être pour cela, après tout, que les Anglais tenaient tant à Fashoda.

TELESCOPE MONSTRE

On est actuellement à construire à Paris un télescope gigantesque au moyen duquel on pourra découvrir tout ce qu'il y a à la surface de la lune. Il est destiné à l'exposition de Paris.

L'objectif en ce télescope aura un diamètre de quatre pieds et un pouce, c'est-à-dire un diamètre huit fois plus grand que celui du plus grand télescope connu jusqu'ici.

Le télescope est long de 197 pieds et a un diamètre de quatre pieds et demi. La lumière des planètes sera réfléchi sur un grand miroir dont elle sera renvoyée sur les verres du télescope.

Ce miroir circulaire mesure six pieds de diamètre et est épais de treize pouces. Il est convexe, ce qui rend la réflexion beaucoup plus puissante.

Le constructeur, M. Gauthier, a commencé la confection de ce télescope en 1894.

D'après lui, on pourra voir s'il y a sur Mars et sur la lune, des êtres vivants.

Ce télescope photographiera aussi les vues qui viendront se réfléchir sur son objectif.

ENLEVÉ DU TOMBEAU

Un incident alarmant dont M. John Oliver de Philadelphie fut le sujet, est raconté par lui comme suit: "J'avais la peau presque jaune, les yeux creux, des douleurs continuelles dans les côtes et dans le dos, pas d'appétit et j'allais de jour en jour. Trois médecins m'abandonnerent. Heureusement un ami me conseilla d'essayer les "Electric Bitters" et à ma grande joie, la première bouteille eut un plein succès. Je continuai d'en prendre pendant 2 semaines et maintenant je suis très bien. Je sais qu'elles m'ont sauvé la vie en débarrassant au tombeau une nouvelle victime. Sûrte la bouteille, garantie.

UNE LEGENDE

Le diable a charroyé de la pierre pour construire une église aux Trois-Pistoles.

Qui n'a entendu parler de la légende du diable charroyeur de pierre? Les journaux du Manitoba s'en occupent de ce temps-ci. Un correspondant de l'Echo de Manitoba ayant insinué que c'est à Berthier que le diable fut employé à charrier de la pierre pour la construction de l'église, le confrère a reçu une lettre dans laquelle nous lisons les renseignements qui suivent:

"Cet incident eut lieu à Trois-Pistoles—168 milles en bas de Québec—il y a de ça au-delà de quarante ans.

"La légende, car c'en est une (ai-je besoin de vous le dire?) s'est très bien conservée dans nos paroisses du bas du fleuve St-Laurent.

"Voici les faits qu'on raconte à la veillée:

"Les habitants de la paroisse de Trois-Pistoles se divisèrent en deux factions au sujet de la localité d'une église. Le curé de la paroisse et un bon nombre de ses paroissiens désiraient que l'église fut construite auprès du fleuve.

"Les deux factions se mirent en frais de bâtir deux églises, l'une sur les rives du fleuve (elle sert actuellement de grange) et l'autre sur la côte.

"Un jour le bon curé remarqua un beau cheval tout noir qui paissait tranquillement auprès de son église en construction. Il lui fut facile de découvrir la présence du diable sous la force de ce beau cheval noir. Il eût pu l'envoyer paître avec un peu d'eau bénite, mais le curé était plus sagace que cela.

"Il s'approcha du cheval diable et réussit à lui passer son étole autour du cou.

"L'ayant ainsi fait prisonnier, il brida sa bête et s'en servit durant des mois pour charrier de la pierre pour son église.

"Ce diable de cheval rendit de grands services; il parait qu'il transportait, à lui seul, en une seule charge autant de pierres que 12 chevaux pouvaient traîner.

"On avait défendu à l'homme qui en avait charge de le débrider en aucun temps, sans présence du curé. Mais un novice l'ayant conduit boire, oublia l'injonction et lui enleva la bride pour le faire boire.

"Le cheval profita de cet incident pour sortir de sa captivité. Il prit ses jambes au cou et le diable emporta la pierre. On ne l'a point revu depuis.

"Après son départ, les paroissiens réussirent facilement à ajuster leurs différends et on en vint à une entente.

"Puisque le diable avait travaillé à l'église d'n bas, les paroissiens ne voulurent plus entendre parler de cette église, et aidèrent à ceux d'en haut à compléter leur bel édifice.

"De ce jour, en voyageant sur le chemin de fer Intercolonial, vous pouvez contempler deux belles églises en pierres à un mille de distance l'une de l'autre.

"Comme je vous l'ai dit plus haut l'église d'en bas sert de grange tandis que celle d'en haut est le temple de Dieu.

"On appelle encore l'église d'en bas l'église du diable.

CARTES D'AFFAIRES

AVOCATS

CREPEAU & CREPEAU

AVOCATS, Arthabaskaville, P. Q.

EUG. CREPEAU, C. E., LOUIS-F. CREPEAU, L. L. B.

Téléphone BELL & LAROSE.

Methot & Noel

AVOCATS

Arthabaskaville.

NOTAIRES

F. X. LEMIEUX

NOTAIRE, Agent de Prêts et d'Assurance. Bureau—Bâtisse du bureau de MM. Methot & Noel, rue de l'église, Arthabaskaville. 1er avil 1898.—1a.

THEOPHILE COTE

NOTAIRE, Percepteur du Revenu de la Province pour le district d'Arthabaskaville, P. Q.

F. V. LESSARD

NOTAIRE, Saint-Patrick's Hill, Tingwick, P. Q. Greffe de M. le notaire Larue.

J. C. ST-AMANT

NOTAIRE, Commissaire de la Cour Supérieure, Agent de Prêts et d'Assurances, etc. L'AVENIR, P. Q.

DIVERS

P. A. BOURK

UISSIER C. S., Somerset. Se chargera de collections et de toutes autres ouvrages dans cette branche.

J. O. BOURBEAU

MAGASIN GENERAL

Marchandises Sèches, Hardes Faites, Chaussures, Ferronneries

Farine, Epicerie, Provisions de toutes sortes. Victoriaville, P. Q. 30 jan. 97—1 a.

Gendreau & Fils

(MAISON ÉTABLIE EN 1860).

MAGASIN GENERAL

Arthabaskaville, P. Q.

HONORE PEPIN

Marchand général

WARWICK

Marchandises sèches, Epicerie, ferronneries, Graines, provision etc etc

Omer Pichette

DENTISTE

TROIS-RIVIERES.

M. le Dentiste PICHETTE sera à Victoriaville le DERNIER VENDREDI de chaque mois, pour l'extraction des dents et le posage des palais artificiels.

A l'Hotel Hamel.

1er Mai 97.—6m.

Edmour Lippé

Orfèvre-Bijoutier

En face de chez M. D. O. Bourbeau Victoriaville.

Toujours en mains un assortiment considérable et varié de Montres, Horloges, Bijoux, etc. (joints de mariage, une spécialité. Une visite est respectueusement sollicitée. Fév. 98.—1a.

JOS. AMYOT & FRERE

IMPORTATEURS DE

Nouveautés Européennes, Américaines et Canadiennes

Marchandises Sèches

Chapeaux, Garnitures, Bijouteries, Jonets, Bimbeloterie, Feu d'Artifice.

Articles du Japon et de la Chine

En Gros Seulement

45, rue Dalhousie et 20 rue Union, Basse-ville. QUEBEC 30 jan. 97.—1 a.

Le mieux est de prévenir

Avec quelques doses de BAUME RHUMAL on évite un commencement de rhume à son début, si on ne le néglige qui suit à quelles complications on en arrivera. 25c. partout. 123

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

DEPART DES TRAINS DE LA GARE D'ARTHABASKA A VICTORIAVILLE.

TRAINS ALLANT A L'EST

Express..... 5.40 hrs a. m. Accommodation..... 9.50 hrs a. m. Express..... 11.44 hrs a. m.

ALLANT A L'OUEST

Express..... 7.10 hrs a. m. Accommodation..... 2.00 hrs p. m. Express..... 3.03 hrs p. m. Express..... 9.08 hrs p. m.

Pour billets et informations s'adresser aux agents à la Station d'Arthabaska, à Mde H. Gaudet, Victoriaville et à Laverge & Faucher, notaires, à Arthabaskaville.

Cartes d'Affaires

AVOCATS

CREPEAU & CREPEAU

AVOCATS, Arthabaskaville, P. Q.

EUG. CREPEAU, C. E., LOUIS-F. CREPEAU, L. L. B.

Téléphone BELL & LAROSE.

Methot & Noel

AVOCATS

Arthabaskaville.

NOTAIRES

F. X. LEMIEUX

NOTAIRE, Agent de Prêts et d'Assurance. Bureau—Bâtisse du bureau de MM. Methot & Noel, rue de l'église, Arthabaskaville. 1er avil 1898.—1a.

THEOPHILE COTE

NOTAIRE, Percepteur du Revenu de la Province pour le district d'Arthabaskaville, P. Q.

F. V. LESSARD

NOTAIRE, Saint-Patrick's Hill, Tingwick, P. Q. Greffe de M. le notaire Larue.

J. C. ST-AMANT

NOTAIRE, Commissaire de la Cour Supérieure, Agent de Prêts et d'Assurances, etc. L'AVENIR, P. Q.

DIVERS

P. A. BOURK

UISSIER C. S., Somerset. Se chargera de collections et de toutes autres ouvrages dans cette branche.

J. O. BOURBEAU

MAGASIN GENERAL

Marchandises Sèches, Hardes Faites, Chaussures, Ferronneries

Farine, Epicerie, Provisions de toutes sortes. Victoriaville, P. Q. 30 jan. 97—1 a.

Gendreau & Fils

(MAISON ÉTABLIE EN 1860).

MAGASIN GENERAL

Arthabaskaville, P. Q.

HONORE PEPIN

Marchand général

WARWICK

Marchandises sèches, Epicerie, ferronneries, Graines, provision etc etc

Omer Pichette

DENTISTE

TROIS-RIVIERES.

M. le Dentiste PICHETTE sera à Victoriaville le DERNIER VENDREDI de chaque mois, pour l'extraction des dents et le posage des palais artificiels.

A l'Hotel Hamel.

1er Mai 97.—6m.

Edmour Lippé

Orfèvre-Bijoutier

En face de chez M. D. O. Bourbeau Victoriaville.

Toujours en mains un assortiment considérable et varié de Montres, Horloges, Bijoux, etc. (joints de mariage, une spécialité. Une visite est respectueusement sollicitée. Fév. 98.—1a.

JOS. AMYOT & FRERE

IMPORTATEURS DE

Nouveautés Européennes, Américaines et Canadiennes

Marchandises Sèches

Chapeaux, Garnitures, Bijouteries, Jonets, Bimbeloterie, Feu d'Artifice.

Articles du Japon et de la Chine

En Gros Seulement

45, rue Dalhousie et 20 rue Union, Basse-ville. QUEBEC 30 jan. 97.—1 a.

Le mieux est de prévenir

Avec quelques doses de BAUME RHUMAL on évite un commencement de rhume à son début, si on ne le néglige qui suit à quelles complications on en arrivera. 25c. partout. 123

En avant!

Les affaires!

Notre Stock est Complet

MM. Jcs Forgerons, Voituriers, Menuisiers, Peintres et le public en général, trouveront à notre établissement tout ce dont ils ont besoin en fait de

FERRONNERIES, BOIS DE VOITURES, OUTILS, CHARBON, PEINTURES, VERNIS, HUILES, VITRES, &c., &c., &c.

A BAS PRIX

—CHEZ—

Letourneau & Auger

Marchands de Fer

GROS et DETAIL

Victoriaville.

21 Nov. 96.—6m

J. J. PANNETON

Chirurgien-Dentiste

28, RUE DES FORGES (En face du Marché)

Trois-Rivieres

Le Docteur Panneton sera à Arthabaska Station les deuxième et dernier mercredi de chaque mois ou il se trouvera à la disposition du public qui voudra bien venir le consulter

A l'Hotel Perrault.

FRECHETTE & Cie

MARCHANDS-GENERAUX

St-Ferdinand d'Halifax, P. Q.

Nouvelle

Manufacture

— DE —

Portes et Chassis

Antonio Filion

PROPRIETAIRE

VICTORIAVILLE

M. ANTONIO FILION est prêt à entreprendre tout l'ouvrage concernant la langue de

PORTES, CHASSIS, JALOUSIES, PLINTHES, Etc., Etc.

et toute sorte de bois préparés. M. FILION donnera tous les avantages possibles au public et leur assurera une satisfaction complète.

— Que les cultivateurs viennent voir et essayer son ouvrage. M. FILION est un ouvrier de première ordre. Sa manufacture est située sur la rue St-Joseph en arrière de chez M. Léon Mahou.

J. P. GREGOIRE

TAILLEUR

Victoriaville

M. Grégoire a passé quelque temps à New-York, où il a reçu un diplôme de la célèbre maison Mitchell, de la plus renommée de l'Amérique du Nord.

M. Grégoire garantit la coupe pour être du dernier goût.

Les habits longs, courts, demi-longueur; les pantalons, vestes, habits pour jeunes ou vieux recevront le plus grand soin et seront faits dans le plus court délai.

M. Grégoire est aussi agent pour une maison où l'on teint et nettoie les habits de toute sorte, soit pour hommes ou pour femmes.

Une visite s. v. p. 2 avil 98.—3m.

UN SOUVENIR

Z. DUCHARME

MARBRIER

VICTORIAVILLE, P. Q.

M. Z. DUCHARME, de Victoriaville, a toutoujours en man les

Les Monuments, Epitaphes

les-mieux travaillés. En outre il fait toutes sortes d'ouvrages pour les maisons, soit DESUS de LA VEMAINS, de TABLES, M. Ducharme s'est fait une réputation par son habileté et ses goûts artistiques qui lui ont donné place parmi nos premiers sculpteurs canadiens. Faites faire un MONUMENT pour conserver au public la mémoire de ceux que vous avez aimés.

Allez voir M. Ducharme à Victoriaville, il saura donner tout l'éclat, la beauté désirable au Monument.

Voisin de Maison du Chien d'Or. 5/dec. 96—1 a.

A VENDRE

Une magnifique terre d'une soixantaine d'arpents, dont vingt-cinq un tiers de pointe, en bon ordre, à quelques arpents seulement du Village d'Arthabaskaville, bonne grange neuve. Conditions faciles.

S'adresser à

M. CREPEAU,

H. H. GUAY

LES CELEBRES

Biere et Porter

— DE —

JOHN LABATT, LONDON, Ont, sont les meilleurs brevages

Portés à domicile.

Aussi, VINS, SPIRITUEUX, EPICERIES EN GROS ET EN DETAIL.

Le montant d'affaires que fait cette maison lui permet d'offrir au public ses marchandises à un taux des plus modérés.

VICTORIAVILLE

FONDERIE DE VICTORIAVILLE

BUTEAU & PROULX

PROPRIETAIRES

MANUFACTURE DE :

ENGINS, BOUILLOIRES, MOULINS A BATTRE, A BARDEAU, A SCIE ET A CARDER, POELES, EVIERS, POMPES, CHARRUES, VAISSEAUX EN FONTE, etc., etc. ET TOUTES ESPECES-DE MACHINES.

Spécialité : MOULIN A BARDEAU

Conditions Liberales

30 jan 98—1 a.

D. C. T. A.

CAROLINA DEL MONTE CALEDONIAN CIGARES

MANUFACTURÉS PAR MAHEU & DUFRESNE VICTORIAVILLE

La celebre maison ROCHETTE, ALLAIRE & Cie

Manufacturiers de Chaussures QUEBEC

Une des plus vieilles maisons de notre Province; vend aux meilleurs maisons de nos campagnes. Toutes les formes les plus nouvelles.

— Demandez la chaussure de MM. ROCHETTE, ALLAIRE & CIE et vous serez toujours satisfait.

Les Habillements SHOREY

Pourquoi sont-ce les meilleurs? Parceque— Les Messieurs Shorey sont les seuls manufacturiers qui garantissent leur ouvrage.

Tous les habits sont épousés soigneusement et la pluie ne les tache pas. Leurs coupes sont les plus modernes et les plus artistiques. Ils fabriquent leurs habillements d'automne et de printemps de manière à les rendre imperméables et ne chargent pas un sou d'extra.

Regardez dans chaque habit, il y a une garantie et ce garantie vaut de l'or. Aujourd'hui la réputation de cette maison est universelle.

MAGASIN DES JEUNES

— CHEZ —

Rosaire Bourbeau

VICTORIAVILLE

Le nouveau mode de commerce en vigueur à ce magasin mérite un essai. Qu'on y aille en foule.

MARCHANDISES GENERALES

Marchandises Sèches, Nouveautés Epicerie, Chapellerie, Chaussures, etc.

Pas de Crédit

Mais Bon Marché.

Entre et vous serez convaincus.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS DESIGNS

Copyrights &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Our agency for inventors, patents taken through MUNN & Co. receive special notice, without charge, in the Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any newspaper journal. Terms, \$5 per year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co., 201 Broadway, New York Branch Office, 55 F St., Washington, D. C.